

XIV

Quand je repassai sur la place du marché, la susdite fruitière du coin me salua de façon tout amicale et familière, comme si nous étions de vieilles connaissances. — Peu importe, me dis-je, de quelle manière on fasse une connaissance, pourvu qu'on arrive à se connaître. Quelques invectives jetées à la tête ne sont pas, à vrai dire, la meilleure introduction; mais moi et la fruitière, nous nous regardions pourtant aussi gracieusement que si nous nous fussions réciproquement présenté les meilleures lettres de recommandation. D'ailleurs, la bonne femme n'avait pas mauvais air. Elle était, sans doute, déjà à cet âge où les années de service sont inscrites sur le front avec de fatals chevrons; mais elle avait, en revanche, d'autant plus d'embonpoint, et ce qu'elle avait perdu en jeunesse était regagné en poids. Ajoutez que sa figure conservait toujours les traces d'une grande beauté, et qu'on y lisait, comme sur les vieux pots de faïence : *Aimer et être aimé est le plus grand bonheur de la terre*. Mais ce qui lui prêtait le plus de charmes, c'était sa coiffure, ses boucles bien roulées, poudrées à

blanc, richement engraisées de pommade, et pastoralement piquées de fleurs naturelles. J'observais cette femme avec la même attention qu'un antiquaire ses torses de marbre fraîchement découverts; je pouvais encore étudier beaucoup sur cette ruine humaine vivante, démontrer par elle les diverses couches des civilisations d'Italie, l'étrusque, la romaine, la gothique, la lombarde, jusqu'à la moderne poudrée à frimas, et c'était une chose fort intéressante pour moi que de voir dans cette femme le contraste de ce résumé de civilisations, avec sa profession et ses habitudes passionnées sans contrainte. Je n'étais pas moins intéressé par les objets de son commerce, les amandes fraîches que je n'avais jamais vues encore dans leur enveloppe verte primitive, et les figues mûres et parfumées, amoncelées en tas comme chez nous les poires. Je me réjouissais aussi à la vue des grandes corbeilles d'oranges et de citrons frais, et puis, quel aspect tout appétissant! à côté, dans une corbeille vide, était couché un superbe enfant, qui tenait dans ses mains une petite clochette, et, pendant que la grosse cloche tintait à l'église, il répondait dans chaque intervalle de deux battements par un coup de sa clochette, et souriait avec une si heureuse insouciance au ciel bleu étendu sur sa tête, qu'il me revint à moi-même la fantaisie d'enfant la plus drôle, que je m'établis devant cette riante corbeille, que je fis le petit gourmand, et que j'entrai en conversation avec la fruitière.

*

Mon mauvais italien fit qu'elle me prit d'abord pour un Anglais, mais je lui avouai que je n'étais qu'Allemand. Alors elle me fit une foule de questions géographiques, économiques, hortologiques et climatiques sur l'Allemagne, et s'émerveilla quand je lui avouai encore que les citrons ne poussaient pas chez nous, que nous étions obligés, pour faire le punch, de presser très-fort le peu de citrons qui nous venaient d'Italie, et que, par désespoir, nous en remplacions le jus par du rhum. — Hélas, ma chère dame, lui dis-je, il fait froid et humide dans notre pays; notre été n'est qu'un hiver badiageonné en vert, le soleil même est forcé de porter chez nous un gilet de flanelle, s'il ne veut se refroidir. Sous ces rayons jaunes de flanelle, nos fruits ne peuvent venir à point; ils ont l'air pâle et malheureux, et, entre nous soit dit, les seuls fruits mûrs que nous ayons sont des pommes cuites. Quant aux figues, il nous faut, comme les citrons et les oranges, les tirer des pays étrangers, et la longueur du voyage les rend sottes et farineuses; nous ne pouvons recevoir fraîche et de première main que la plus mauvaise espèce, et celle-là est si amère, que celui qui la reçoit gratis vous intente une plainte en voie de fait. En un mot, tous les fruits de qualité nous manquent, et nous ne possédons que les groseilles à maquereau, les poires, les noisettes, les prunes longues, et autre semblable populace.